

EMIR KAMURAN A. BEDIR-KHAN

LA NEIGE DE LA LUMIERE

**POEMES KURDES TRADUITS
PAR L'AUTEUR**

PARIS 1935

2^e édition 1968

EMIR KAMURAN ALI BEDIR-KHAN.

**FONDS
K. BÉDIR KHAN**

LA NEIGE DE LA LUMIERE

POEMES KURDES TRADUITS PAR L'AUTEUR.

PARIS 1935

2e édition 1969.

La neige de la lumière

Sur la terre noire
Fatiguée de boire
Le sang des nuages,
Martyrs des orages
Entre les troncs des arbres, les feuilles,
Dans ce monde vert
La lumière est blanche comme la neige de l'hiver.

Le deuil
D'hier,
Des jours froids est loin
Dans les coins
On voit rire les feuilles du printemps.

Comme un baiser
Donné à une joue rasée,
Le vent doucement caresse le silence ;
Murmurant d'amour et de danses.

Mais les oiseaux
Comme dans les lacs les roseaux
Chantent, crient un amour passionné
Qui reste jeune
Malgré les siècles, malgré les années.

Tout d'un coup le ciel est noir,
La lumière s'enfuit,
Comme si elle tombait au fond d'un puits.
La neige blanche palie,
Comme le rire d'un visage
Aimé et adoré,
La lumière du soir au bord des rivages.

... \ ...

De nouveau la neige tombe, la neige de la lumière,
Limpide comme une prière,
Des cascades jaillies de la terre.

Une abeille passe et dit doucement
Comme les amants
"Quand l'amour est profond
Comme une mer muette qui remue ses ondes.
A l'eau sèche des bosquets et du ciel,
Je cherche des fleurs pour faire du miel".

o
o o

... \ ...

La seconde.

Comme les gouttes d'une pluie torrentielle tombent les
secondes

Et le fleuve de l'heure monte.

Les jours vagabonds

Envahissent, inondent

Les plateaux des mois et des années.

La flamme terrible de la seconde

Brûla le corps des siècles ;

La cendre de cette autodafé,

Couvre les pâles pages de l'histoire

Comme une légende et ses fées.

La fumée monte vers le ciel,

Vers le pays des étoiles ;

La porte du soleil s'ouvre après l'orage ;

On voit sur la terre sèche, les sillons

D'où passa le géant des âges.

L'orpheline.

Viens, allons ensemble au fond des bois
Où se cachent les débris de la nuit,
Où les feuilles fanées forment un lit,
Plus beau que l'alcôve d'un roi.

Nous irons jusqu'au point où la lumière va nous perdre,
Où rien ne peut nous suivre
Pas même l'ombre de nos pas.

Dans cette splendeur noire
Je veux voir
Tes yeux.

Le bruit sera loin de nous,
Quand j'entendrai dans ta poitrine
La voix douce de ton âme ;
Cette orpheline
Qui a des cheveux blancs.

Un instant.

Les maisons dorment de leur doux sommeil
Comme le vent, le papillon et l'abeille,
Dans l'espace vide la lune marche,
Se mouillant dans les lacs, se séchant sur les collines,
Comme une femme belle, sur son dos un manteau d'hermine.

C'est une nuit de fête au bord des rivières,
Les roseaux chantent et répètent des prières,
Remplies par ces rythmes les vagues courent les rivages,
De loin les loups envoient leur cri sauvage,
Et l'haleine du monde ressemble à la brise.

Soudain sur les montagnes un lac inonde,
Un déluge de couleurs envahit le monde,
Une nouvelle journée, un nouveau cri de coq,
Comme une poussière dorée, la lumière s'envole
Regardant la soirée, ma chatte somnole.

Illusion.

Les étoiles ajoutent leurs gouttes
Au courant de la lumière,
Sous les ondes de la lune
Est un miroir la bruyère.

Dans le fond des lacs obscurs,
Brille l'auréole comme une bague ;
Les eaux caressent des forêts sombres,
Et les bercent dans leurs vagues.

La nuit avec ses mains aveugles
Couvre le regard des lueurs ;
L'espace devient mesurable
Entre ces cloisons de couleurs.

Le pardon.

- 1 -

Quand nous sommes ensemble
La terre me semble
Etre en paix.

Rengainé l'acier des épées ;
Le bois est un immense éventail.
Les rochers dorment dans leur lit de paille.

Les têtes des fleurs entre les feuillages,
Sont des visages des jeunes filles sages.

Rien à voir, ni rancune, ni jalousie
Le ciel est calme et le paysage sans souci.

Mon coeur heureux de ton amour sûr,
Et les lierres dorment appuyés sur les murs.

De temps en temps une goutte tombe, c'est une larme
Dans le calme ;
C'est l'enchantement, c'est la tendresse, c'est le charme.

- 2 -

Je quitte ma bien-aimée, je cours et je glisse,
A côté d'une porte attend la sottise ;
Elle me regarde avec un rire de complice.

Elle me raconte et chante, des roses plein son panier
La beauté superbe d'un beau chevalier.

Je la regarde, elle a des flammes dans sa voix
Elle est la proie
D'une agitation terrible, elle s'avance
A travers l'abîme de l'imprudence.

Elle regarde vers les jardins,
Vers les sentiers et les chemins,
Que j'ai parcourus
Ses yeux sont vides comme une rue dans la nuit.

- 3 -

Je répète comme une écolière : je l'aime encore
Oh, je le chéri et je l'adore ;
Et je sens sur mes lèvres le feu
De mon amoureux.
Et toutes ses paroles,
Sa passion folle,
Sa voix captivante m'appelant ma sirène,
Ma belle, ma gracieuse, ma reine.

Et je vois que je suis la femme la plus sage
Je vois mon bien-aimé, son visage
Dans mon passage.

- 4 -

La soirée s'approche ; et la brume
Enveloppe le splendide costume
De la nature.

Le crépuscule prélude à la nuit
Par quelques astres et une brise pleine de musique ;
Dans le temple immense on entend les échos des cantiques.

Dans le ciel des nuages, mais pas à pas ;
Comme entre les montagnes les soldats ;
L'armée des étoiles entoure leur reine la lune
La marche me réchauffe, j'ouvre ma chemise ;
Je caresse mes seins bruns.

- 5 -

Tout d'un coup
Je ne sais pas d'où,
Quelqu'un sort et m'aborde.

Il me regarde avec des yeux pleins de joie.
Dans ses prunelles des flammes flamboient ;
Comme un incendie dans une nuit.

Tristement commence à tomber la pluie ;
Je reste, je tremble, je suis triste ;
Mais lui s'il est dans le monde le seul qui existe ;
Le maître, le dompteur, le souverain ;
Jette un regard jusqu'à mes entrailles et mes reins.
Je chancelle, je perds la tête, j'allais tomber ;
Il me tient, il me serre, il me grise,
Oh ! je sens presque qu'il me brise.

Halletant, plein de force, il transpire,
Me regarde sans pouvoir rien dire.

Il a maintenant l'oeil chaud comme le soleil.

La nature est son château, clos les volets ;
Il domine la porte, il détient les clefs.

Il sourit et dit d'une voix péremptoire
Faisons la paix j'ai eu la victoire.

La nuit s'avance règne le mystère,
La lune promène sa tête fière.

Il se met à genoux, il veut me voir magnanime,
Il demande le pardon de sa propre victime.

L'ivresse .

Brûlé par une soif terrible
J'ai pris le verre entre mes doigts
Mon âme avait le pouvoir des rois .

Envahi par l'amour
Par cette reine invincible
Je cherchais les couleurs des roses
D'un horizon morose .

Ma conscience me regardait
Comme un enfant orphelin
Qui perd l'haleine
Dans une fatigue froide
Mais la gaieté me donnait l'accolade .

Comme une chatte féline
La volupté passait dans mes veines ;
Comme les ombres des nuages au fond des ravins .

La vie était belle
Mon coeur avait des ailes
Pour monter plus haut que les aigles
Vers les espaces des joies
D'où comme des prairies on voit les bois .
La nature riait devant mes yeux
Comme les astres dans les cieux .

Je voyais le bonheur de ma vie
Dans mon coeur palpitait des minutes éternelles
Les chimères les plus douces et les heures les plus belles .

Soudain

En cassant le verre sans boire le vin
J'ai grisé mon âme
Par une ivresse sacrée
Qui se repose dans les nuits nacrées
Sous les ombres obscures des couvents .
Je vois passer la joie en caravane
Moi je porte dans mon âme
Le cercueil de mon amour .

Pourquoi.

Pourquoi les larmes amères
Dans ce monde éphémère ?
Rions entre un verre de vin et une rose,
L'hiver s'approche, le temps devient morose.
Cette fleur de la vie
A peine épanouie
Pâlit et les corolles tombent
Sur les tombes.

Des ombres passent, des rires, des sourires,
Le festin prend fin dans un faible soupir.

Et pour supporter cette flamme immense du coeur
Ma soeur
La poitrine est trop faible.
Dans le fond de notre être,
Peut-être,
Nous avons le soleil sans avoir le ciel.

Vigne mystérieuse.

Dans les ténèbres de mon coeur
Une main allume la chandelle
Une fleur soudaine s'épanouit,
Sous la tendresse du printemps
Par les chansons des gâités.
Je bois un vin délicieux
Des vignes mûries sans été.

o
o o

Le courant (s'arrête) .

A pas lents
J'ai suivi le courant
Murmurant
Au bord de cette rivière
Longue comme une souffrance
Calme comme une prière
D'une Vierge
De loin me riaient les fenêtres d'une auberge .

L'eau était claire ,
L'air tendre , douce la lumière .
Cette eau profonde et limpide
Comme une jeune fille timide
Caressant l'herbe fraîche
Et des fleurs rouges comme des cerises et des pêches
Formant des berceaux dans les baies
Pleines de paix
Où dort le silence
Où brillent , chantent et se plaignent
Les couleurs des iris et les âmes des roseaux .
Glissait joyeuse à travers les forêts
Sur des cailloux gris et le sable doré .
Soudain
Le courant pensif s'arrête
- on aurait dit un athé
Qui a vu la lumière divine -
Des jours et des mois .
Le fond
Devenait profond ,
N'était plus limpide ...
Des insectes insipides
La ravageaient comme la charogne d' une bête .
Au fond de l'eau une tête d'étoile
Regardait cette triste fête .

Un geste qui ravit ,
Un sourire ,
Une larme , un soupir , un rire
Plus lourd que les chaînes des navires
Et le fer des forçats
Arrêtent le courant de la vie .

La vie.

Ma vie, ta vie, notre vie,
Ainsi les jours passent et les années
Comme une rose blanche et fanée,
Les cheveux deviennent blancs
Et le coeur sans élan.
L'oeil devient avide,
Le visage plein de rides,
Ni laid, ni beau
On voit le tombeau.

Chaque jour, comme une goutte
Torturée d'une croyance pleine de doute
Tombe dans l'urne de la vie.

La vie
Se dessèche, se déchire, saigne
Dans ses larmes elle se baigne
Et un jour,
Soudain,

 Pour toujours,
Comme une capricieuse reine,
Le vie,
Nous quitte.
Nous sommes sans gîte
Et la nuit tombe sur nous comme un tombeau.

Le cimetière.

Cantique des cèdres, cantique des tombeaux,
Gouffre souterrain rempli de flambeaux.

A quoi bon s'en aller, mais pourquoi donc rester ?
Sous la cendre dorée du soleil attristé.

En aimant les brunes, en admirant les blondes,
Le rivage est la mort, nous ne sommes que des ondes.

o

o o

Epopées.

Souvent

Passent devant mes yeux

A travers des ruines, des murs

Mourant entre les lèvres du temps

Qui sanglotent et murmurent,

La tristesse des automnes et la joie des printemps.

Des conquérants

Dorés ;

Des rois adorés.

Entre les ténèbres noircies et des horizons rouges

Des colonnes de guerriers s'avancent, des armées bougent.

Les peuples se brisent, des pays tombent,

Des villes se transforment en catacombes.

Les héros remplissent les pages d'histoire,

Comme la mort le jour ,

Consolant sa misère par sa sanglante gloire.

Mais la femme,

La source de la vie, la divine flamme

Où l'homme brûle ses pêchés

Adoucit les souffrances,

Calme les douleurs dans la clémence.

Quant à l'homme la terre est étroite,

Aux empereurs le monde ressemble à une boîte.

Créer des épopées

Dans un coin du coeur.

Pourquoi ?

Pourquoi faut-il m'étonner
Des inconnus de ce monde ?
S'il y a un coin dans cette ronde,
Si le printemps est ravi,
Par le parfum, la fraîcheur,
Si le vent sent la douceur
De ces prairies embaumées,
Si une aurore nous attend
Après la nuit de la vie.
Quand mon coeur qui me fait vivre
Et mon esprit qui m'émeut
M'est parfois un inconnu
Comme un passant de la rue.

L'Abeille .

Cherchant la liqueur enviée, l'abeille
Caline la rose , aux corails embaumés
Descendant à la plaine survolant les sommets
Sur les traces du soleil .

Le papillon suivait ce vol enivrant
A travers les eaux à l'allure lente ,
Courant.

Comme le vent
Sur les pentes
Des ravines ,
Irritant la tête comme le vin .
Chuchotant des mots aux oreilles des fleurs
Animant la gaieté et apaisant les pleurs .

C'est le soir
Le royaume des flèches noires .
Fatigué des couleurs ,
Dégouté des douceurs ,
Avec des pas lents
Comme un sultan
Sur ses lèvres un sourire méchant
L'abeille rentre des champs .
Et le papillon se perd dans les bois
Comme dans la gloire les forts et les rois .

L'abeille dit
D'un ton maudit
A sa muse : " Fleur ,
Ton poète est attristé par tes pleurs .
Tu es l'attente , l'espérance ,
La résonance -
Moi le mouvement , le geste
Mon chef - d'oeuvre c'est le miel ...
Tu es le reste ...
La reine des fleurs pâlit
- comme des femmes au bonheur perdu
Pensent dans les rues -
Entre les feuillages drus .

Le sable chantant.

Il a devant lui une poignée de sable.
Les grains sont les hommes ;
Dans l'ensemble
Il voit
Des reines et des rois,
Des jardins d'iris, des palais, des tombeaux,
Des ombres, des flambeaux,
Des filles jeunes, des roses sur leurs joues,
Près des étangs des enfants qui jouent.
Des destinées qui marchent en somnolant,
Les fontaines d'espoir des désespérés croyants.
Il voit des étoiles en regardant le sable
Des perfidies de secrets inavouables.
Il murmure ainsi, regarde les passants
Dans la nuit de la vie cherche le croissant.
La main impuissante, le désir insatiable,
La mer est muette voilà chante le sable.
Pays de lumière, pays gris de souffrance,
Liqueur endormante des vignes de croyance.

Fugacité.

Comme le soleil se penche vers la mer
Pour mouiller sa lèvre chaude,
Ainsi je m'incline sur toi,
Vers tes yeux d'émeraude.

Tu as des mots comme les nuits ;
Qui dévorent le charme du soir ;
Les orages de l'automne
Désséchant les fleurs et l'espoir

Es-tu le vent de la vie
Qui fait tomber les feuilles du coeur,
Ou cette amère nostalgie
Qui pèse sur la tête des buveurs ?

Sagesse.

J'ai passé ma jeunesse
Dans l'ivresse
D'un verre de vin qu'on boit vite.
Et je vois encore s'agitant,
La cendre de ce feu brûlé
Dans la cheminée de ma mémoire,
Entre les bonheurs et les déboires.
Par l'haleine du désir
Semblable au vent de l'automne.

L'âge ... l'âge ...
Si la feuille fanée était la plus sage.
Viens, embrasse-moi, ma vieillesse.
As-tu la force de vingt ans ?
La nostalgie du printemps ?
Je ne veux pas ta sagesse
Ce cadeau de la vie n'est qu'une aumône imposée.
Ni même
La pureté blanche de tes cheveux.
Ces mots qui tremblent sur tes dents
Et ces désirs ardents
Se contenant à peine dans les rides de ton visage.
Comme tu es longue et monotone.

Vieillesse.

Mes joues sont roses, mes lèvres parfumées,
Les jours sont affamés.
Une cascade blonde caresse mon front,
On danse en suivant un rond.
Tout d'un coup une mélodie pleure.
Meurt une fleur
Et devant mes yeux tremble une image noire
Qui ferme l'oeil du soleil comme le soir.
Mes gestes sont souples, caressants comme une chatte
Mon rire est frais; mais la hâte
Qui trahit la jeunesse
M'est trop soumise
Tu vois, toi,
J'ai la paresse des années.
Dans cette lumière voilée
Cette vie
Nous berce dans ses bras
Et en nous quittant, pour nous consoler,
Nous laisse
La sagesse
Froide comme l'hiver,
Transparente comme le verre.
Mais la main du Dieu,
Pour consoler mieux,
Ferme les yeux.
Des roses, des rêves, des chansons s'enfuient.
Vient la nuit.
Dans la clarté je cherche l'ombre
Un coin sombre
Qui me console avec ses yeux myopes.

Misère.

Le soleil caresse les vignes
Bouche brûlante, caresse chaude,
Les étoiles leur font des signes.
Soufflée par la mer et ses ondes
Profondes,
La lune chante et regarde le monde.

Des souffrances amères, des soupirs
Les débris des coeurs et des amours
Passés, oubliés comme un mort
Un passager dans un port
Dans un coin lointain de la terre
Mensongère, adultère
Muni de cette liqueur blonde ou rouge
Dans la nuit comme les lèvres d'une négresse qui bouge
Comme les doigts sur les seins
Des rêves vagues des dessins
Comme une flamme au fond d'un puits
Où règne la nuit
La mère des péchés
Ce liquide divin
Qui désaltère les lèvres des reines et des rois.
Mais ce liquide magique
Qui énivre et pique
Comme une bouche de serpent
Méprise le faible qui rougit
Comme le vent qui éteint les bougies
Et caresse l'âme
De la flamme

La vie passe comme un mendiant vieilli
Des visages pâles et atroces,
Cheveux oubliés par la brosse.

...A...

Le ciel est triste, le vent souffle, la pluie enrage
Les nuages et la mer s'agitent, s'embrassent, s'éclatent
Le soleil tombe comme une tête écarlate,
Son sang coule sur les lèvres des rivages.

Des mères pleurantes aux chevets de leurs enfants,
Chers, innocents ;
Des veuves pour leurs vies assombries
Brisées, sans abri
Des coeurs délaissés dans la sombre solitude
Des multitudes
Sans quiétude.

Le printemps qui pleure, brulé pour l'été,
Pour ce qu'il était,
...L'automne pâlisant dans les bras de l'hiver
Entre les dents des vers
Vieillesse cherchant une étoile dans le soir
De l'horizon noir.
En mélangeant le tendre, le dur, le laid et le beau
La vie
Nous chante son hymne lointain.
Dans l'ombre du soir on voit vieillir le matin.

.../...

L'espoir.

Une voix me parlait : que disent les morts,
Dégouté de la vie, désespéré du sort.

Sans l'esprit de retour, je ne suis sous la terre,
Notre asile antique, le foyer de nos pères.

C'étaient des corridors sombres et humides,
Eclairés d'une lumière faible et timide.

Partout des icônes et des visages chers,
Entourés d'un sourire déçu et amer.

Devant les icônes, des candélabres qui bougent,
Comme le coeur chaud et comme le sang rouge.

Partout des débris, des sourires, des larmes,
Restes pétrifiés dans un instant d'alarme.

Je me demandais ce que disent les morts,
C'étaient des navires réfugiés dans un port.

Attirés par l'espoir comme l'abeille au miel,
Attendant l'appel de la bouche du ciel.

Dans le ciel.

Hier

Ma nuit était brève,

Mais un rêve

Long et profond

M'éloigna de la terre,

Dépassant les limites des nuages

Les rayons des orages

Les pays des étoiles

La poitrine du ciel couvert d'un voile

Fin et bleuâtre

Comme un rideau de théâtre

L'alcôve de la lune et le trône du soleil,

J'allais vers l'infini.

Un sang jeune agitait mes veines

J'avais la force d'un être divin.

Tout d'un coup

Une voix grave et lourde

Comme un marteau sur un clou

M'arrêta.

- Toi, messager du monde ;

On blâme l'océan pour ses ondes,

Les montagnes pour leurs flammes

Pour sa candeur la femme.

Je te donne un instant ma force divine

Pense, sens, devine

Ce qui peut vous rendre heureux

Fais-le,

Je te donne le pouvoir

Si tu veux, transforme les rochers en ivoire,

Abolis le malheur,

Change tout

Mets à l'arc de la vie une autre roue.

Cette voix était grave, la voix d'un père

Qui crie à sa fille adultère.

J'ai répondu :

Père,

Sur la terre

Tu m'as mal choisi.

Je suis un homme qui était aimé.

o
o o

Eternel.

Souvent on me blâme
De n'être qu'une flamme,
Qu'un éclair du ciel
Un vol de nuage,
Un rayon du soleil qui luit
Qui passe, qui s'enfuit,
Dans une forêt obscure
Comme un cri de joie
Au fond des bois.

Oui
Je suis l'amant d'un instant,
Tel,
Un moment
Me suffit pour vivre et pour être immortel.
Et quand je me regarde
Souvent
Je me dis comment
Tu peux être l'amant
D'une femme
Qui conçoit l'éternité
Par le nombre des mois et la masse des années.

Il me semble.

Il me semble qu'un tombeau
Est plus large que la terre.

Quand je suis solitaire,
Je promène mes regards dans le noir.
Sur le visage de la lune en ivoire ;
Sur les ondes impatientes de la mer.
Et j'entends les souffrances des mille siècles passés,
Les soupirs inachevés des flûtes cassées.

Quelque chose d'étrange berce mon esprit,
Comme un enfant qui souffre d'une détresse inconnue,
L'espoir me donne ses seins nus
Je me laisse consoler comme un coeur épris.

Toujours, me dressant comme un révolté,
Succombant sous le poids de ma volonté.

La sultane.

Comme un rayon du soleil dans l'ombre
Dans un palais sombre,
Brille la sultane comme un joyau dans un tiroir.
Un beau visage regarde le miroir.

La sultane est dans son bain,
Un jasmin
Caressé par l'eau chaude
Qui rode
Sur ses seins où le lait
N'a pas encore circulé.

Dans ses yeux profonds, la nostalgie
Des rêves pleins de magie
Blonde, parfumée,
Regarde la vie fuir comme la fumée.

Dans les jardins lointains d'Orient
La lumière tremble comme liquide.
Poussée par des images impatientes.
Telle une bédouine sous sa tente,
La Sultane cherche sa destinée dans l'espace vide.

Son âme pleine de mystère
Comme un lit funéraire
Repose,
Entourée de feuillages fanés et de roses.
Elle est taciturne :
Une urne remplie des larmes d'une soif inassouvie.
Ses lèvres cherchent des lèvres à baiser.

Le pâtre.

Viens, rêvons ensemble,
Couchés sur ce sable,
Chauffés par la lumière ardente
De cette lumineuse tente,
Consolés par le vent tiède,
Caressant par nos yeux les étoiles
Accrochés à cette belle toile
Les mains dans les mains,
Les lèvres sur les lèvres ;
Frileux comme des corps en fièvre.
Oubliant le temps
L'hiver, l'automne, le printemps.
La souffrance, la gaieté.
La chaleur d'été.

Pour sentir l'amour le plus chaud soleil
Doux comme le miel et piquant comme l'abeille,
Trompeur comme l'envie des choses
Réel comme des épines des roses.

Ainsi parla le pâtre à sa belle
Les hirondelles passaient dans le ciel
La belle répondit : embrasse-moi, je te quitte,
Tu es pauvre et comme le vent sans gîte.

Le berger.

Il est jeune, tout jeune, il est plein d'espoir,
Son visage est clair comme l'étoile du soir.
Ses longs cheveux noirs sont les amis du vent,
Il passe les plateaux en riant et rêvant.
Il sait le mystère, la beauté du silence,
Il aime les poèmes et adore la danse.
Il est grand, il est beau, il a l'air farouche,
Il vous fixe et vous parle sans remuer la bouche.
Ses moutons sont si beaux et son chien si fidèle,
Qu'il ressemble aux maîtres des grandes citadelles.
On le voit quelquefois pleurant sur sa flûte,
Il aime la vie, les risques et les luttes.
Il admire le rouge, le jaune, le vermeil,
Et, dans les eaux du lac, le coucher du soleil,
Il est taciturne, se perd à l'horizon,
Ses pas sont conduits par le jeu des saisons.

Le nomade.

Nomade sans place, me consolent les parcours.
Je promène mon ennui sur les boulevards d'amour.
Les verres changent, même douceur, même liqueur,
Le joie dans mes lèvres, la meurtrissure au coeur.
A la fontaine de la vie, dans l'espoir et le doute.
Les souffrances par jets et les plaisirs par gouttes.
Elle, toi ou une autre, toujours la même chose.
Les jardins sont pleins de giroflées, de roses.
Mais alors pour quoi, pour qui je pleure ?
Question sans réponse, raison de la douceur.

Le fakir .

A joué longuement sur la main, le désir,
Dans l'extase de l'âme brûlant le plaisir.
Le serpent le caresse avalant son poison,
Au rythme de sa flûte elle sent la pâmation.
Dans son âme le feu, entre la main la flamme,
Comme une jolie femme
A la puissance
De la croyance.
Il passe les pays des passions en riant
Il contemple le cœur et le désir criant.
Il se dit le but piétinant l'espoir
Regarde dans son âme et casse le miroir.
Il boit la liqueur d'une source mystérieuse,
Et la volupté de sa blessure rieuse.
Ses cheveux sont longs et noirs comme la nuit,
Son regard est l'astre qui brille et s'enfuit.
Il dit : pourquoi être le sultan, le vizir ?
On se sent empereur quand on est sans désir.

Je dis au guitariste.

Frappe sur les cordes, tu vois, la nuit s'avance.
Remue tes doigts que l'aurore des sons commence.

Regarde la rose, de gaité s'épanouit,
Jette-nous les astres et la lune, c'est la nuit.

Mélodies joyeuses, tombeau des douleurs,
Suicide des sons et cercueil des couleurs.

Vivifie le serpent en remuant les cordes.
Laisse te ravager la gaité et sa horde.

Mélodie douce dessinée sur le ventre,
Monde de l'ivresse sans limite et centre.

C'est le chant de la vie et l'instant de moisson,
Oh, mon coeur nomade, apporte-moi la boisson.

Fille des vignes, blonde et caressante,
Tendresse humaine obscure et ravissante.

Sang du soleil, divine consolation dernière,
Rythme de la cadence et jus de la prière.

Donne-moi tes lèvres de vin pur ou de sang
Le monde est l'auberge, nous sommes les passants.

Vivifie la peau de ta guitare amère,
En y mettant ton coeur, ton espoir et chair.

Laisse le bois parler, laisse la peau gémir,
Laisse le deuil jaune dans l'amour s'épanouir.

Fontaine des sanglots, oh flèche venimeuse
Ensorcelant l'âme, émouvant la danseuse.

Guitare de l'amour, triste et sanglant débris,
Peau de la bête qui revit dans son cri.

Flûte de tristesse, mélodie fuyante,
Table de festin dressée sous une tente.

Luxe d'étourderie, agonie camouflée,
Réfugié mesquin sous les ombres des palais.

Reste là pour voir les miracles des vents,
Aux pieds du désir, pleurant comme un enfant.

o
o o

L'humeur d'un archer.

Au jardin d'amour où naissent les fleurs des rêves,
Où la rose blanche rit comme l'écume sur la grève,
Où les âmes fanées rajeunissent leurs splendeurs,
Où les coeurs rient de leur éternelle candeur,
Où tout est jeune, où tout est frais, où l'âme est sincère,
Tu m'apparais souvent sous des formes étranges;
Amante incomparable, oh bien-aimée si rare.
Comme un aigle farouche qui plane sur les rochers,
Comme les yeux du serpent sous les herbes caché,
Comme une source qui jaillit du fond des terres,
Comme un enfant trahi, délaissé par sa mère.
Comme la bouche fumante des montagnes cruelles,
Et l'âme sans pitié d'une affreuse criminelle.
L'émotion des vents qui soufflent sur les montagnes,
La nostalgie d'hiver qui pleure dans la campagne.

°
° °

Comme l'âme perfide d'un poison amer,
Comme une vague libérée des fonds de la mer,
Comme une langue de lion sur la chair qui bouge,
Comme un tigre qui souffre sous sa blessure rouge.
Comme des larmes qui brûlent sans mouiller les yeux,
Comme des flèches cruelles qui dorment dans les cieux.
Nostalgie du désert errant vers le vert,
Souffrance des poètes qui meurent dans les vers.
Blessure, souffrance, amertume, frénésie,
Mal d'amour qui chante la poésie.

.../...

Comme une herbe affaiblie sur la pente d'un rocher,
La mélodie qui tombe de l'humeur d'un archer.
Un parfum qui soupire dans un jardin lointain,
Comme un soleil qui meurt sans créer le matin.
Et parfois, je te vois, douce comme une mère,
Entre les violettes et les oranges amères.

o
o o

Le désert.

Il fait chaud.
Des gazelles boivent l'eau
Dans les lacs profonds
Comme le fond
De leurs yeux.
Des nuages courent dans les cieux.

Tout est tranquille, la nature dort
La nuit est brune, le visage d'un maure
Le vent est calme, les arbres pensent
Caressant le silence.

Tout d'un coup on entend un cri
Quelqu'un qui rit
Quelqu'un qui court, qui chante
Une voix néfaste et méchante
C'est faux, c'est un cauchemar
Qui sort d'un bar voisin,
Hanté par l'esprit du raisin.

Un monde de poussière s'évapore
Dans les espaces sans bornes
La terre reste inerte comme la peur
Et les étoiles s'éveillent ;
L'âme veille
Comme des ciseaux aigus, les vents déchirent les cieux
La grêle brise les fleurs
Et le poison débordant des yeux
Tombent des pleurs.

Sans pouvoir dire je m'en vais,
L'homme reste appuyé au tombeau
Sans flambeau,
Devant les amas des rêves inachevés.

Dans le désert.

La caravane passe,
Entourée d'une cadence,
D'un silence,
D'un rythme sans écho.
Cherchant des sources des côteaux
Comme dans les mers sans routes les bateaux.
Sur la page blanche du désert,
Où la lumière fond comme le plomb sur la flamme,
Les gazelles regardent de leurs yeux de femme.
Sur la page blanche du désert
La caravane passe
Liant les pays et les races
Laisant sous leurs pas des mesures égales.
Le soleil est blanc, un morceau de cristal ;
Escortée par des ombres vives et berçantes
Pensant à la nuit aux fraîcheurs caressantes.
La vie a le rythme du pas des chameaux
Tel un ciel hivernal par ses astres, les hameaux.
Des visages maigres et des regards sombres,
Cultivant la lumière et récoltant l'ombre.
Leurs nuits sont longues et leur fatigue brève,
Ils consolent leur esprit sur l'oreiller de rêves.

Le miroir vert (Au bois).

Dans des miroirs verts,
Transparents comme un verre ;
On voyait les reflets des arbres.

Sous la lumière du soleil,
Le bois, était un plateau de marbre.
Sous les arbres.

Tout était tellement doux et reposant
J'ai cru être
Au bord d'une mer
Dormante.
Sur des vagues caressantes et somnolantes
Loin, loin de la terre
Entre les bras de ma mère.

En marchant sur les feuilles fanées
Je sentais leur parfum tanné
Le jeu éternel des années.
La terre était molle
Comme un symbole
D'un repos promis.

Le printemps.

Des ombres rêvent au fond des bassins
La volupté caresse la lumière sereine
L'eau brille, la brise est fraîche
Des fleurs colorées comme des pêches
Changent dans leur langue douce, reposante
Confondant les âmes des amants, des amantes,
Les parfums sont subtils, les couleurs pénétrantes
Dans la solitude on se croit sous une tente
Chacun se croit dans son foyer
La nature commence à nous tutoyer
Comme des amis, les herbes nous regardent
Entourées par les arbres, leur majestueuse garde.

Les mains, les bouches, les yeux
Les astres dans les cieux
Les dieux
S'embrassent.

Coloré par la nature immense
L'oubli
Plein de rythme et de cadence
Abolit
La tristesse, le passé et la vie
Nous prend par la main
En murmurant ... : viens !

Le parfum des fleurs
Apaise les sanglots et dessèche les pleurs
De l'hiver, les cris des bourrasques et des vents.
Entourés de verts paravents
Des couleurs
Loin des tristesses, des douleurs
L'heure
Sonne dans mon coeur la gaieté
Doucement, tendrement, on glisse vers l'été.

La poésie mystérieuse.

La main fragile de ces plantes
Comme un aveugle sous une tente
Cherche des couleurs sous la terre
Qui rajeunissent ses artères
D'une floraison ondulante.

Ainsi, je vois apparaître
Du fond des nuits orageuses
Des étincelles mystérieuses
Dans l'inconnu de mon être.

o
o o

Le monde des merveilles.

Où sont les temps des châteaux,
Les chants des troubadours,
L'amour qui donnait la suprême bravoure.

Où sont les espaces,
La tiédeur, la nonchalance du temps ?
Les jours sont moulus comme des graines.

Quand les bois frémissent,
L'eau frissonne,
Les astres donnent des baisers à la nuit ;
La lune colore le fond des eaux
Se lamentent les roseaux
Sans une trace
Passent
Les vagues des passions.
Sur les âmes.

Un monde de merveilles,
Dans ses doctrines vieilles,
Se rajeunit comme le soleil.

La main se tend
Pour voler,
Au lieu de créer
Le sourire
D'une autre lèvre.

Comme un lièvre
La hâte nous poursuit
Et on marche toujours en perdant son chemin.

Le quartier des souvenirs.

Comme un passant de la rue
Dans une ville étrangère
Hier
Je parcourais le quartier de mes souvenirs.

J'ai vu mon enfance, ma jeunesse ;
Mes rêves d'autrefois, des chimères, des caresses,
Comme les épaves d'un voilier sur un rivage
Dévoré par la bouche de la mer sauvage.

Tant de choses bizarres,
Des cris, des rires, des sensations rares,
Tant de mots dits d'une croyance sincère,
Des mots, comme toujours, éternels,
Et oubliés,
Comme les jours qui tombent dans le cercueil de la nuit.

Des baisers fanés sous la poussière
Des haines, des amitiés expirées,
Ma mère, mon père et mes frères
Qui couchent depuis des années sous la terre.

Oh ... c'était terrible et affreux
Comme une nuit sans aurore.

Tout d'un coup de cette ruine, tel le fond d'une bière,
Mon regardés les yeux encore clairs
De mon premier amour.

Sur les trônes des scènes.

Comme les ondes barbares d'un océan immense,
Elle chante, elle danse,
Ignore les limites des grèves et les murs des rochers
Comme un sublime débauché
Qui a su asservir les règles des titans,
Les anges, les satans,
Le paradis, l'enfer,
L'acier et le fer.

Ses royaumes sont perdus, ses tambourins, ses flûtes,
Mais dans son sang royal ses aïeux luttent.
Elle n'a plus de guerriers, de tours, de remparts, de villes,
Devant ses yeux le monde reste débile ;
Et sa majesté native,
Brûlante et vive
Comme le point d'une flamme
Comme la haine d'une femme
Vit
Revit
Nait
Renait.

Et dans son regard profond et noir, comme la nuit
Pâlissent les gloires, et son sang s'épanouit.
Comme l'oeil d'un aigle, on le croit envieux
Qui cherche des étoiles, des graines lumineuses
Dans son vol à travers des brumes et des cimes
Les chansons chantent et pleurent les rimes.

Elle s'ennuit, frappe à la porte du firmament bleuâtre
A cette reine des nobles on offre le théâtre
Le temple des artistes.

Pour se distraire de ce destin triste
Elle se laisse couronner sur les trônes des scènes.

Promenade.

Je marche solitaire
Sur la terre
Entre les arbres des bois
Loin des tristesses et des joies.
Pénétré par le mystère du monde
Quelque chose de plus profond
Dans le coeur,
Une lueur
Et, dans ce pays, je crois
Être le roi
Du royaume de rêves.

Les arbres commencent à revivre dans leur sève
Les gazons chuchotent dans leur langue verte
On croit que la nature est inerte.

Mais ainsi naît le printemps
Avec ses couleurs, ses parfums ...
Ainsi pâlissent les deuils des défunts
Ainsi vient l'oubli
La mémoire s'amollit ;
Ainsi passe la jeunesse, la vieillesse approche
Et sur un horizon noir sonnent les cloches.

Dans le calme de la nuit
On entend des bruits
Des rires,
Des soupirs,
Des larmes, des cris, des sanglots
Sur un îlot
Repose le bonheur de ce monde immense.

Le noir s'enfuit, bouge
On allume des lampes rouges.
Au fond des allées, entre les arbres

... \ ... Des femmes se promènent, statues de marbre
Le bois est muet, le vent est calme
On voit la lune pâlir sous les palmes
Dans les eaux des lacs, dans les courants des fleuves
Ainsi qu'une larme dans l'oeil noir d'une veuve.

La nuit s'avance comme si le jour était suivi de sabres,
La lune tombe à l'eau comme une colonne de marbre
Et le vent dit doucement
Comme un amant
Des arbres, des arbres, des arbres.

La vigne de rêve.

J'ai vu la vigne mystérieuse
Entre les astres et les brumes,
La vigne de vos rêves,
Suspendue au firmament
Comme un baiser riche de sève
Entre les lèvres d'un amant.

Des grappes lourdes pleines de péchés
Sur des branches courbées et tremblantes,
Regardaient la marche du temps
Avec des yeux nonchalents.

Cette vigne mûrie par la nuit
Sur la lumière des veilleuses
Nous donne la grappe merveilleuse,
Raisin suprême du vin du coeur.

Au fond obscur de notre être,
La force divine de la vie,
Comme cette vigne de vos rêves,
Nous enchante et nous ravit.

Et malgré la lumière,
L'amour mûrit dans la nuit
Comme l'avenir de notre être
Par sa marche immense et sans bruit.

Et j'ai bu le vin d'oracle
De cette vigne de miracle.
Comme la nuit boit la lumière
Un moribond dit sa prière.

Le fleuve.

Le fleuve court, il n'est jamais las
Cherchant des terrains nivelés et bas.

Quand chacun regarde dans les astres
L'oeil cherche la hauteur
Comme les pilastres
Cet amour de descendre.

Envahi de stupeur,
Je demandai :
Fleuve modeste, dis-moi ton secret,
N'as-tu pas du regret ?
Laisser les cîmes des montagnes
Les vallons verts
Les jardins des fleurs plus brillants que les serres,
Les vignes des pentes où le raisin brille.

Les majestueux plateaux entourés de grilles
De bois,
Les palais des rois,
Les cascades somptueuses
Les altitudes rieuses,
Où le soleil regarde comme un diamant
Comme l'oeil d'un amant.

Le fleuve continu,
Comme un corps nu
Sans souci
Sa marche intrépide,
Sans me donner le temps de lui dire merci
A ma question amère
- je veux rejoindre la mer.

Tempête.

Tempête, ouragan et les cieux s'ouvrent,
Pleins des cris de nos détresses amères,
Comme le coeur triste d'une douloureuse mère,
Pour nous consoler, les ténèbres nous recouvrent.

On entend les plaintes d'une blessure de chair,
Les tonnerres crient sur leurs lèvres des éclairs.

Les vagues courent, montées sur des roues.
Le vent est néfaste comme le cri d'un hibou.
Les vagues mordent les rochers, brisant leurs dents,
La grève suce cette bouche pleine de sang.

Le vent se tait, le calme revient et la brise
Caresse la mer qui a fini sa crise.

La lumière de la lune,
Comme une fille brune,
Dort dans le berceau de la mer.

Le soleil tue.

Des flammes, des flammes, des cascades de sang,
Des roses fraîches qui brûlent dans un étang.

Ombre obscure, souci macabre, soupir des rochers,
Terreur humaine sur une pente accrochée.

Souffle des géants qui éteint les flambeaux,
Pâte laide et noire qui étrangle le beau.

Blessure terrible aux poitrines des cieux,
Qui fait pleurer l'homme qui attriste les Dieux.

Le soleil est tué, la lumière est morte,
On allume les lampes et on ferme les portes.

o o
La lune vivante.

Flamme qui brille, flamme qui éclaire,
Femme divine avec des yeux clairs.

Coupe bleue du ciel remplie d'étoiles,
Lune, femme nue qui se promène sans voile.

Sang d'ivoire, volupté froide,
Chanson argentine dans la splendeur des rades.

Se jette dans les eaux, souffre, rit et pleure,
Dans les jardins des astres la plus grande fleur.

Sa chanson est calme, sa bouche est muette,
La nuit sombre est son corps, la blancheur sa tête.

La rosée.

Je vois des larmes sur les fleurs,
Mais le temps n'est pas morose.
Est-ce la nuit qui a pleuré
En se penchant vers la rosée ?

°
° °

Quatre vers.

Vous voulez quatre vers, mais mon verre est brisé
Goutez ce vin exquis sans l'analyser,
Ne vous effrayez pas je le dis sans effroi
Les règles sont les peuples, et les poètes les rois.

°
° °

Consolation.

Ecrire un poème où chaque vers est beau
C'est dépasser le Dieu qui créa le mot ;
Le poète le suit dans sa profonde ardeur
Dans l'extase du beau, caressant la laideur.

°
° °

Sans aimer la souffrance.

Sans aimer la souffrance et sans haïr le rire
Admirant son âme, j'ai voulu la transcrire,
Malgré les couleurs ne cherchez pas des fleurs
Du fond de ces vers on entend des pleurs.

Sous les ombres.

La gaîté est trompeuse^o et le vin est amer ;
L'âme est un martyr, perfidie est la chair
Pauvre coeur attristé va au cimetière
Où les soucis dorment sous les ombres des pierres.

Dieu inconnu.

Les roses des jardins du désir sont fanées.
Mes cheveux ont blanchi sans attendre les années
Je suis résigné à vivre comme un prêtre
T'adorer comme un Dieu que j'aime sans connaître.

La violette.

En voyant la violette j'ai pensé à l'amour
J'ai perdu mon chemin dans un grand carrefour,
Tu étais la pomme qui attendais les dents,
J'ai voulu te chanter, te croyant le printemps.

Le tombeau.

Je me sens un tombeau dans un désert immense
Entouré d'oubli et du deuil du silence,
Je te vois passer comme un nuage d'été ;
Souriante de bonheur et riant de gaîté.

Es-tu la flamme?

Es-tu le soleil enflammé par la neige
La déesse succombée dans un terrestre piège
Ou la vague brisée qui gémit sur la grève
Mourant dans sa vie, et vivant dans ses rêves.

°
° °

L'ombre.

Les vagues se calment sous les ombres rieuses,
Des cygnes glissent sur les traces lumineuses.
Le lac est profond comme le fond des cieux,
Le jour agonise, le coeur devient pieux.
Dans le miroir du lac, le ciel voit son visage,
Les eaux sont muettes et chante le paysage.

°
° °

Tic ... Tac ...

Tic... tac... tic ... tac ...
C'est le bruit monotone de mon réveil
C'est comme le bruit solennel de mon coeur
Sous ma poitrine ...
Bruit monotone, mot mystérieux,
Gouttes qui tombent à l'océan des adieux.

Tic... tac ... tic ... tac ...
Est-ce une chaîne qu'on remue,
Est-ce qu'on détruit un arc,
Est-ce une souffrance,
Qui passé ?
Y-a-t-il un non ou un oui
Dans ce bruit ?

Parle moi.

Parle-moi comme parle le mystère
Dans l'immense jardin du monde,
Comme la brume sur les bruyères,
La mer par ses ondes,
La forêt dans le vent,
Dans son rêve le savant,
Dans le rire la fête,
Par son amour le poète,
La cascade sur les rochers,
Par ses rides le débauché,
Comme la fleur par son parfum,
Par sa mémoire le défunt,
Les nuages dans le ciel,
L'abeille par son miel.

Parle-moi

Toi

Qui connaît l'art de parler dans le vide de ton absence.

La cadence

De ta voix charmeuse a rempli mon âme

Ni cri, ni blâme

Les semaines passent et les années.

Tu es muette comme un temple suranné.

J'oublie tout.

Comme les bédouins,
Brûlés par la soif, tiennent
Une source de Sahara, et
L'ombre d'un palmier
Caresse les blessures des sables
Par des rêves inlassables,
Je te tiens entre mes bras.
Ton corps tremble, ta voix soupire
Voulait-elle dire :
"Quitte-moi ?"
Mais toi,
Tes lèvres sur mes lèvres,
Ciselant l'âme par ta muse divine
Comme un orfèvre
Qui sent, qui devine
Le secret de l'or, du brillant
Riant, étincelant
Jouant de tout ce qu'il entoure,
Gardé comme une tour,
Rêve dans sa lumière et couronne la beauté
Le luxe des royautés.
Soudain,
Comme l'ombre d'un ravin,
Je t'entends dire :
"Mourir".
Comme la chute d'une chose sur un métal,
L'écho de mon coeur palpite.
S'irrite
De cet amour incertain
Comme l'aube sous les nuages du matin.

De ce pays dont tu es la reine,
De ton haleine
Chaude et brûlante
De ta voix lente
Qui chante
De ton corps qui tremble sous mon étreinte
J'ai peur ...
Sans pouvoir m'écarter de ta douceur.
Et mes yeux
Mystérieux
Se perdent dans tes yeux
Comme les astres le jour au fond des cieux.
C'est un rêve, un rêve doux,
Je pense à toi et j'oublie tout.
Tu es loin, bien loin de moi
Les heures passent, lentes comme les mois
Mes bras vides,
Mon visage livide,
Je ferme mes yeux pour te voir
C'est le calme, la tristesse, c'est le soir.
Je suis solitaire
Sans être l'homme qui, fuyant la souffrance
Veut vivre sur la terre.

Coeur nomade.

Chante sans écarter ton voile,
En écoutant le vent, regardant les étoiles,
La chanson de l'amour de ton pays sauvage,
Du désert immense et du ciel sans nuage.
La soirée est chaude et belle comme ton coeur
Dis-moi ta tristesse, ta joie et ta douleur.
Veux-tu me donner quelques fleurs de ton âme
Soit des roses d'espoir, soit des mots de blâme.
Tu chante et ta voix suave, pénétrante,
A le charme du serpent, sa force empoisonnante.
Les pays du soucis te sont bien inconnus,
Jette ce voile, je veux te voir nue ;
Nue comme le désert, nue comme les cieux.
Tu as la franchise dans l'âme, dans les yeux.
Tu dis "j'aime" et c'est tellement profond,
Je sens le vertige sans regarder au fond.

L'enfant rebelle.

Tendre enfant rebelle, la vie t'édoucit,
Donne-moi la joie de ton coeur sans souci.
Pourquoi ne pas être le dieu d'un prophète
L'harmonie des lyres, la muse des poètes,
Rajeunissant les êtres, créant des artistes
La parole divine qui console les tristes.

Même si c'est un désastre,
Je veux te voir
Comme les athés antiques qui adorent les astres ;
Tes larmes brulant sur tes doigts adorés
Le frisson de ton corps sous tes cheveux dorés.
Comme un aveugle qui veut voir la lumière,
Comme un moribond sa dernière prière,
Comme l'arbuste attend une seule goutte d'eau
Pour ne pas mourir sans être un jour beau ;
Je veux devenir un caprice, une idée, un plaisir,
Pour être devant toi la chose qu'on désire.

Regard de la lune.

Regarde moi sans rien dire
C'est ainsi que regarde ma brune
Le soleil et la lune.

Comme la rose a son parfum
As-tu un mot doux pour moi,
Pour me couronner de joie ?

Tu sais que tu es belle
Mais pourtant je veux te dire
Si ce n'est que pour te faire rire.

Regarde moi sans rien dire
C'est ainsi que regarde ma brune
Le soleil et la lune.

Sans toi.

La maison est triste, tu n'es pas à ta place,
Je cherche ton image dans les coins de ma glace.
Je t'aime comme l'espoir, je t'adore comme un dieu
Je cherche le bonheur dans le fond de tes yeux,
Où le soleil est doux, où l'herbe est si fraîche
Où la terre est brodée sous les fleurs des pêches.

Tu m'embrasse , je me demande si tu m'aime
Ou si c'est la caresse d'un roi à son harem
Laisse, me consoler sur ta main divine,
Tu es si gentille, si infiniment fine.
Ton ombre est mignonne, une poupée de faïence
Colorée par les mains des maîtres de Florence.
Pour pouvoir t'oublier, il me faut ta présence,
Tes yeux d'émeraude, ta sublime science.
Je nourris mon amour d'un instant de plaisir,
Et je brûle mes nuits dans le feu du désir.

o
o o

Fruit d'abeille.

Reste devant moi, viens
Sans dire un mot,
Rien
Ni mal, ni bien,
Regarde moi avec tes yeux de la nuit,
Laisse moi regarder ta bouche épanouie
Comme une rose
D'un jardin perdu,
Comme le rêve des jeunesses
Comme l'amour d'une maîtresse divine
Comme une pensée fine,
Nourrie par les souffrances du coeur
Comme un verre de vin brisé.

Laisse moi glisser entre tes bras
Comme on glisse sous les draps
Dans les nuits froides d'hiver,
Les dents claquent, le corps tremble.

Ensemble
Avec toi
Dans le désert, sous la pluie et le froid
Je crois
Etre sous mon toit.

O comme tu es belle et charmante
Femme ardente
Tu as le regard du soleil
Et la douceur du fruit de l'abeille.

Regarde moi,
Laisse moi te voir
Ton corps d'ivoire
A le parfum propre à l'haleine du Christ
Qui donne la vie aux morts,
Qui change le sort
Des peuples, de leurs rois, de leurs reines,
Des humains
Souffrant et mourant pour l'amour.

o
o o

Je reviendrai.

J'aime le vin divin, comme la bien-aimée
Je ne peux pas goûter les bouteilles entamées.

Laisse moi comme le reste d'une table de festin,
Tu ne peux rien faire, c'est la loi du destin ;

Et un jour, le temps apportant sa poussière,
La vie, en me mordant de sa triste misère ,

Sans un mot de reproche, sans un cri de blasphème,
je viendrai te dire , tu sais encore je t'aime.

Alors, tu seras vieille avec des idées blanches,
Calme et libérée de l'idée de revanche.

Dans les soirées d'hiver froides et neigeuses
Ecoutant doucement la tempête rageuse ;

Je serai près de toi, de l'amour épanoui
Comme une veilleuse pour éclairer tes nuits.

°
° °

Elle.

Enfonça la porte, entr dans mon âme
Comme un athé sectaire dans un temple,
Eteignant la flamme
Qui éclaire le sublime.
Créa l'âbime
Où l'homme joyeux vit sans souci
Avec une âme morte et un coeur noirci.
Portant à ses lèvres la coupe de l'amour
Oubliant la nuit ce qu'il adore le jour;
Et comme une bête sous l'instinct des saisons
Cassant les cloisons,
Moi aussi je me sens une bête féroce.
J'oublie mes semblables et leurs blessures atroces
Je m'énivre du sang de leurs plaies béantes
Les cadavres vivant me nourrissent comme une plante
Pour donner la fraîcheur à mes sens arides
Caresse moi de tes mots bizarres et perfides,
Laisse moi me sentir sur tes lèvres heureux,
Dans l'insouciance on est moins malheureux.

Tu vois j'ai l'habitude de ces mots exotiques
Comme tu sais amolir mon âme asiatique.

Chaque nuit.

Chaque nuit recommence ma vie coutumière
Et enfin pour te voir j'éteins ma lumière.
Je te sens dans mes bras allongée dans mon lit
Tremblante, fiévreuse, comme une flamme pâlie.

Tu te remues sous les caresses des draps
Une ombre s'agite entre tes bras,
Tu es fière.
Ton âme est froide comme le fond d'une bière
Tu as eu des instants sublimes ;
Tu descends en riant les marches de l'abîme.
Comme un beau parfum tu te laisse acheter,
Tu es dévorée par ta propre lâcheté.
Laisse tes yeux courir vers l'enfer souterrain,
Chanson des tavernes, muse des tabarins.
Autour de ton être des débris, des dégats,
Tu marche sur la ruine de ton coeur renégat,
En perdant chaque instant ta couleur, ton parfum
Pour être oubliée comme un triste défunt.

Deshabiller.

A quoi sert de te voir nue
Sans voile et sans pudeur
Comme le ciel du désert
Avec ses mots de mystère
Comme un son de prière
Comme l'écume d'une cascade
Comme les colonnes des arcades.
Veux-tu vraiment me donner
Ta beauté et ta douceur
Deshabille moi ton coeur.

o
o o

Le rêve.

Le vieux rêve, le rêve antique, le rêve de toi et de moi,
Le rêve de tout ce qui vit et ce qui respire,
Le rêve tout frais au seuil de la vie,
Le rêve qui enchante et qui ravit,
Le rêve qui embellit,
Les malheureux, les taris,
Le rêve qui créa des empires,
Le seul rêve immortel.

Viens, rêvons ensemble ma belle,
Sur les collines, sur les sables,
D'une mer qui chante à l'eau douce,
Toi mettant ton amour à mon coeur,
laissant au vent ta chevelure rousse,
Tes lèvres sur mes lèvres,
Moi je serai l'orfèvre
De ce métal divin.

Ainsi nous allons rêver jusqu'au soir de la vie,
Résistant à l'orage, méprisant les naufrages,
Tous nos ennemis, jusqu'à l'âge ...
La vieillesse viendra comme un dernier printemps
Le jour où va s'arrêter le coeur de notre temps.
Ainsi, riant nous irons loin,
Très loin, glissant comme la lumière du soir,
Fermant la porte de la dernière seconde.

A moi la brune.

Elle est à toi la sagesse
Aux croyants la paresse
Et les chimères d'or.
Aux avarés l'or
Aux fleurs le printemps
A l'automne les ravages
Pour les vents les orages
Aux champs le soleil
La douceur à l'abeille
A la mer les désastres
Au ciel les astres
A la nuit la lune
Soit la mienne ma brune.

o
o . o

Au lieu d'être ma brune.

Au lieu d'être ma brune,
Si tu étais la lune
Dans le ciel ;
Dans l'espace froid et vide
Entre les larmes et les rides
Des nuages,
Des orages
Ecoutant les cris sauvages,
Des fauves
En te baignant dans des lacs mauves,
Ou une fleur
Qui sert à faire du miel
Ou un bouquet
Ou l'ornement d'un bosquet ;
Ou une larme transformée en couronne,
Ou la vie d'un vase dans un boudoir monotone
Où on répète toujours le mot d'amour
Entre des caresses pâles.
Non n'est-ce-pas
Pas à pas
Tu deviens sage
Les années passent et les orages ;
Et les désirs avides.

Soit la mienne ma brune,
Dans les espaces vides
S'enfuit la lune.

Frappe .

On s'étonne de cette passion noire
Dans cette vie aux envies brèves
Qui arme la main faible d'une femme ,
Devant l'infâme
Dénouement de son rêve.

Frappe avec ton poignard, tire ta balle,
Femme superbe, adepte fidèle du temple,
Divinisant l'amour.
Que le sang jaillisse, que le visage pâlisse,
Et cette bouche d'homme qui t'a trahi,
Qu'elle se ferme pour toujours.

Oui, frappe avec ton poignard, tire ta balle ,
Comme ces héros qui divinisent les légendes du mâle,
On t'a fait souffrir, on t'a dominée
Depuis des siècles, depuis des années.

Femme superbe, pureté de la race,
Loi divine des sacrifices surhumains,
Quand je vois dans ta main
Le sang !
Je regarde ta poitrine et ton coeur arraché,
Ton destin piétiné au gré d'un débauché.

Frappe avec ton poignard sur la plaie mortelle ;
et dis que tu crois l'amour immortel.

Ton geste n'est plus un crime après cette foi !
On chatie les renégats, les rebelles à la loi.

Consolation.

Quand tu poses tes lèvres sur mes lèvres
Je voudrais tant croire à un jour éternel
Si quelqu'un nous couvrait d'un regard paternel.

Ton amour généreux oublie le demain;
Mais les couleurs pâlissent, la vie devient austère
Comme un fruit mûr qui regarde vers la terre.

A quoi servent les astres et la lune étonnée
Et ce vent qui mugit entre le ciel et la terre
Sans vouloir nous livrer le moindre du mystère.

Le soleil nous regarde,
Mûrissant le blé, colorant la rose
Le chemin lointain reste sombre et morose.

Je me dis tout de même, ce moment est réel,
Pour oublier la nuit, je regarde dans tes yeux
Qui trompent un peu moins et qui consolent mieux.

Chaude comme mon coeur.

Hier,
En marchant à côté de vous,
Vous me disiez des mots doux,
Des mots tendres, des mots charmants,
J'ai cru être l'amant
D'une déesse
Qui, dans sa paresse
Pour monter au ciel
Daignait s'occuper d'un être
Terrestre .

Votre visage,
Plus éblouissant
Qu'un rivage
D'un monde inconnu
Au coucher du soleil,
Me charmait.

O femme d'une terre chaude comme mon coeur
Etes-vous la socur
De l'amour ?

Je vois encore vos lèvres rouges
Qui bougent
Comme une flamme
Dans un sanctuaire,
L'air
De votre voix bénie comme une prière
A guéri mes blessures.
Comme je suis ravi
Oh femme plus belle que la vie.

Souvenir.

Comme tu étais belle, comme le soir était doux,
Je mélangeais mon âme au parfum de ton cou ...
Ainsi nous dansions,
Grisés
Par des fleurs de passion.
Brisée
Devant nous la vie nous regardait,
Et doutant de demain
De la chose fragile bercée entre nos mains
Tremblante dans nos poitrines
Chuchotante dans nos lèvres
Mièvres,
Epanoui entre nos bras
Pour se reposer cherchant la tiédeur des draps
Glissant dans nos veines
Comme le vin
D'une vigne
Digne
Des rois et des poètes
Des festins et des fêtes,
Moiré
Devant nous demain pleurait
Pour cette chose unissant nos poitrines
Menacée par la ruine
Du temps,
D'un désir
D'un plaisir
D'un soupir
D'un rire
D'un autre printemps.

Comme ce temps est loin et mon cœur solitaire
Je cherche tes pas sur la perfide terre
Sur la terre qui nous dévore

... \ ...

Tyran comme le sort
Qui efface les traces
Des malheurs et des graces.

Parle moi de cet instant
Que j'aime tant,
De cette soirée, une fois encore
Qui dort
Au fond de mon être,
Comme l'image divine chérie par les prêtres.

o
o o

Tes larmes.

Un souffle rose teint les rivages
Une larme tombe attristant ton visage
Ta tête blonde
Charmante, et tes yeux profonds
Comme les reflets et les vagues éternelles d'un monde
Bleus et limpides
Passent colorant mes yeux
De ses couleurs des cieux.

Je te vois ainsi devant moi
Bercée par une nostalgie triste
Ta beauté donne l'émoi
La muse à l'artiste.

Je prends ma lyre et comme un pâtre,
Regardant les nuages et les astres
En y mettant la fraîcheur des vents qui soufflent
Dans les hauteurs où la tête de l'aigle tourne
Dans les gouffres
Où les démons du mal reposent,
Et comme des corps brisés, on voit la pâleur des roses
Où le vent caresse les marbres antiques
Ouvrant la bouche des cantiques
Les épopées passées
Des peuples racés.
Sur les cimes des montagnes,
Courant dans les campagnes,
Hurlant sur l'orgueil des rochers
Eveillant les peuples débauchés,
Entre les murs des bois
Et les palais des rois,
Remuant le tapis vert des gazons
Se cassent à l'horizon.

... \ ...

En y mettant les couleurs, les parfums des fleurs,
Pour garder leurs fraîcheurs, leurs lueurs,
Leurs rosées brillantes, étincelantes
Je regarde ta douceur ;
Comme une larme lente
Sur la pente du cœur
Je t'écris des vers qui se lamentent.

Et lentement la nuit s'avance
Le noir devient dense
Dans ce rythme monotone de la vie,
Le rêve s'épanouit.

Quand la montagne, la plaine s'abîment
Au poème de la nuit les astres forment des rimes
Et la lune ... sur la prairie brune ... chante
Des chansons pâles et aimantes.
Ainsi je te vois dans mes jours, dans mes nuits,
Des larmes sur tes yeux sous l'orage et la pluie
Des sanglots, des plaintes,
Caressant la débauche et restant une sainte.

o
o o

Le regard.

Regardez-moi.
En votre regard
J'ai un guide.
Je passe les couloirs, les espaces vides,
Les couleurs et les feuilles
Et je pénètre
Au monde de vos désirs
Dans votre sève.
Je vois le palais d'amour
Construit par la main de vos rêves,
Secoué par des passions brèves
Et ce voyageur solitaire qui est votre coeur
Pleure
Sur la ruine de l'entrée.

Vous me dites
Souriante,
Presque riante,
Comment
Un regard
Peut donner le bonheur ?

Vous avez les yeux noirs, bleus, gris et verts ;
Comme l'âme du poète dans d'immortels vers.

Regardez moi ...
Je voudrais vous brûler dans la flamme de ma passion,
Vous mélanger à la lumière du firmament,
Aux rayons dorés du soleil
Digne tombeau des amants.

... \ ...

Venez entre mes bras,
Coucher dans le lit de paresse,
Donnant à l'âme l'éternelle ivresse,
Comme un dieu perdu sur la terre
Pour devenir un reste de cendre
Qui vole puissant comme l'esprit
Par le contact gras des voluptés;
Venez entre mes bras.

o
o o

... \ ...

En dansant.

Extase de la chair, la fleur de la passion,
Langue rouge du feu, berceau des sensations.

Mouvement émouvant, plein de rythme et de rimes ;
Evocation divine dans les instants du crime.

Pas lents, pas langoureux, pas roulant vers l'abîme,
Chaud comme le désert, clair comme la cime.

Souffrance, délice, amertume, gaîté,
Le parfum des printemps et la chaleur d'été.

Toi, secte des serpents, félin comme un chat,
Ronde voluptueuse sur les traces des pas.

Des caresses chaudes entre les bras des dieux ,
Le râle de la chair, ouragans des cieux.

Adoration des corps doux et chauds comme le lit,
La coupe d'ivresse, le sublime délit.

Baiser, baiser donné par les lèvres des corps,
Oubliant le destin et méprisant le sort.

Escalier de l'âme vers l'horizon céleste,
Main forte du présent qui abolit le reste.

Culte mystérieux qui régénère la race,
Jardin de l'oubli, belle fleur de la grâce.

Ennobliissant le corps, animant le visage,
C'est la mer du plaisir, sans fond et sans rivage.

Vague de l'âme, athéisme mélodieux,
Qui divinise la femme, fait oublier le Dieu.

Désir assoiffé, qui déguste la douleur,
Rythme qui s'éteint dans l'atroce pâleur.

Cri du sang, dent aigüe, mordant les âmes
Créant la profondeur qui vivifie les flammes.

Danse de la chair, des mille sensations,
Expansion de l'âme, grave dilatation.

Pas gai, pas triste, pas tombé en folie,
Musique d'extase de la mélancolie.

Des gestes évasifs et sur les bouts des flammes,
Marche intrépide des hommes et des femmes.

Des pays chauds rêvent sur tes lèvres en frissons,
Bouche terrible qui anime la chanson.

Des palmes se remuent et chantent dans tes vagues,
L'âme se grise dans le rond de ta bague.

Caravane damnée guidée par la flûte,
Escortant au désert le sauvage et la brute.

Lumière rougeâtre au devant des cabanes,
Prère exotique qui enchante les tziganes.

Corps serré par le corps, main serrée par la main,
Odeur diabolique d'un jardin africain.

Voyage infini à travers les mondes,
Au milieu des buissons où les lionnes grondent.

Dans les pages d'histoire, dans les époques ardentes,
Flamme de l'harmonie comme une langue suçante.

Où la muse a créé la sonate charnelle,
Qui nourrit le serpent de sa chair éternelle.

Danse Kurde.

Les têtes sont courbées, les coeurs pleins d'extase,
Des parfums divins brûlent dans les vases.
Des lions, des louves, des tigres, des panthères,
Comme des gardes dociles s'allongent sur la terre.
Sur les marbres roses, les ombres des pigeons glissent.
Des paons chuchotent sur les escaliers lisses.
La couleur rouge des flambeaux frénétiques
Ressuscite le coeur de nos palais antiques ;
Les lèvres des sazes et les bouches des tares
Chantent les épopées de nos bibles d'art.
Des beautés Démawend de Siné, de Bôtan
Et des perles blanches comme l'émail des dents.
Dans les bassins dorés des jets d'eau argentés,
Sur les bâtons rouges des serpents tourmentés.
Des flammes s'évanouissent sous les voutes immenses,
Des mélodies pleurent et rêvent les romances,
Des soupirs tendent et font vibrer les cordes.
Un gémissement profond monte des tétrocordes,
Mélodies douces des danses somptueuses,
Avertisseur d'une joie impétueuse.
Grandeur solennelle, finesse exotique,
Charme des charmes, cantique des cantiques.
Des sabres racontent des exploits héroïques,
Des visages graves et des gestes archaïques.
Gloire majestueuse, ambiance pudique ;
Où le roi s'étonne et la reine abdique.
Tour à tour le bruit d'eau et des vagues du Tigre,
L'Euphrate qui coule, qui pleure, qui émigre.
Des jardins printaniers s'éveillent dans l'espace,
Le peuple est ramassé sur la vaste place.

De longs doigts blancs se promènent sur les harpes,
En remuant la frange de délicates écharpes,
Des calices passent dans des mains pieuses,
Les hommes sont graves et les femmes rieuses.
Des rideaux se retirent et des portes s'ouvrent
Comme une belle tête, un royaume se découvre.
Bleu comme le ciel, grand comme le monde,
Des danseuses blanches comme l'écume de l'onde,
Des têtes dorées et tendrement adorables,
Ammolissant les coeurs des tyrans et des diables
D'une mer agitée, belle et grandiose,
S'avancent, se remuent sur les tapis des roses.
L'instant est divin et l'émotion immense.
La vie se tait et la danse commence.
L'escadron des guerriers, les chars, les éléphants,
Tous sont présents, le pays et ses grands.
Savants, athlètes, artistes et poètes,
La table de festin et la gaieté de fête.
Après le prélude on entend des voix.
Les grands se prosternent et s'inclinent les rois.
Le silence est terrible, à genoux la garde,
Les plafonds glissent et les étoiles regardent.
Sur son trône d'ivoire, c'est Leyla qui avance.
Le poète se tait et la princesse danse.

Danse Kurde.

- 2 -

Grande, svelte, belle et grave, elle est là.
La musique pleure et le choeur crie "Leyla".
Une déesse vagabonde, sous les ombres d'une tente
Pour éveiller son âme on la prie et on chante.
Des chants lourds, des chants subtils et classiques,
Qui font frémir l'air sombre des basiliques.
Un frisson court sur sa bouche muette
Pour saluer le Dieu, elle lève la tête.
Elle ouvre ses yeux noirs et tristes comme la nuit,
Où la lune brille et le nuage s'enfuit.
Le rythme la supplie en souffrant d'embarras,
Le violon tourmenté gémit, tremble et sanglote.
Tristement soupirent les lèvres des fagottes.
Ses yeux se fixent à des espaces immenses .
Sous ses pieds lentement s'éveille la danse.
Comme les grands charmeurs, de sa croyance pleine,
Pénétrée par l'art jusqu'au fond de ses veines,
Elle s'avance, se penche en caressant le vide.
L'envie la regarde de ses yeux perfides.
Ses pas sont langoureux, des pas d'impératrice,
Son corps mélodieux, la voix de cantatrice,
Profil majestueux, l'aigle des solitudes.
Prière exaltée par les multitudes.
Ses gestes lumineux sont l'éclair d'aurore,
La scène est rouge, c'est la bouche d'un maure.

.../...

Danse fluide de l'âme, oublieuse du corps,
Suivie par de sveltes pages en justaucorps.
Création du beau profond comme le dieu unique,
Sans avoir négligé la part satanique.
Leyla se retire en extase, en ivresse.
Tour à tour dansent des nègres, des négresses,
Danse de la lune, dans une nuit sombre,
Elle est la lumière et les nègres les ombres,
Mouvement impérieux, hymne de royauté,
Créant les lois de l'art et de la beauté,
Source des rythmes et fontaines d'élixir,
Des gestes qui sèment au vide le désir.
Sa danse crée un monde de sensations,
La force indomptable de l'imagination,
La reine d'un couple créé par sa muse
Sur un trône envié, c'est elle qui s'amuse,
Se transforme dans l'espace en une force magique,
Emportant sous ses pieds des destinées tragiques.
Elle marche, elle saute, elle court, elle rit,
Piétinant les coeurs, assourdissant les cris;
Comme une vague sombre au mur de l'horizon
Sur les neiges sauvages une blanche amazone.
Papillon grandiose, volant vers les astres,
Quittant les jardins, les zones des pilastres.
Entourée par sa suite, soumise à sa loi,
Écoutée, obéie, aimée comme un roi.
Poison doux, floraison, funèbre oraison,
Qui enchantent le coeur et bouleversent la raison.
Ses bras se remuent, elle déchire des rideaux.
Le soleil se lève et s'appuie sur son dos.
La lumière éclaire un monde d'ébène,
On voit des déesses qui dansent sur ses mains.

... \ ...

Des déesses douces, timides, soumises,
Vêtues de flammes et de rouges chemises,
Ses yeux enchantés, elle les jette sur la terre,
Et rit, les voyant sous les langues des panthères.
Négligeant la fureur, méprisant la caresse,
Couronnant sa danse de sa vieille noblesse.
Tout à coup, sous ses doigts délicats, longs et fins,
Des cloches sonnent qui annoncent la fin.

o
o o

... \ ...

Ris !

Ris ! ...

Douceur du printemps, parfum des vergers,

Ris ! ...

Que les fleurs s'épanouissent,

Que les astres brillent ...

Ris !...

Que ta belle voix sonore

Chante

Dans l'infini de ce monde,

Que les souffrances s'éloignent,

Que les tristesses s'évanouissent,

Et que ce monde devienne

Un bouquet de roses.

Ris! ... Ris!... Ris!...

Le jour et la nuit,

Dans la passion des minuits.

Que ta belle voix sonore

Chante

Dans l'infini de ce monde !...

VIENS .

Viens ' viens ,
Donne moi ta main ,
Allons ensemble , courons ensemble
Vers les bois , vers les vergers
Qui savent si bien vous héberger .

De t'allonger sur un tapis
Embaumé et tout fleuri ,
Tissé de feuilles et de lumières
Et t'endormir par ma prière .

Viens , viens ,
Donne moi ta main ,
Allons ensemble , courons ensemble
Vers les plaines , vers les vergers
Qui savent si bien vous protéger .

En dorlotant en adorant
Cet oiseau blanc au bec rose
Qui est enfoui sous ton corsage
Et qui palpite et qui murmure
Comme le feuillage lors d'un orage ,
Et entouré de ma tendresse
Frémit , frissonne sous ma caresse .

Cette dernière goutte de mon vin
N'est qu'un baiser de tes lèvres
Qui me promène , qui me promène
Sur les hauteurs , dans les ravins .

Presser mes lèvres sur tes lèvres ,
Enivré et chancelant ,
Dans la douceur de cette fièvre ;
Vivre , aller à l'infini
Atteignant l'indéfinité ...

+ + + + +
+ + + +
+

Table des matières.

.....

La neige de la lumière	page 1
La seconde	3
L'orpheline	4
Un instant	5
Illusion	6
Le pardon	7
L'ivresse	10
Pourquoi des larmes	11
Vigne mystérieuse	12
Le courant	13
La vie	14
Le cimetière	15
Epopées	16
Pourquoi	17
L'abeille	18
Le sable chantant	19
Fugacité	20
Sagesse	21
Vieillesse	22
Misère	23
L'espoir	25
Dans le ciel	26
Eternel	28
Il me semble	29
La sultane	30
Le pâtre	31
Le berger (il est jeune)	32
Le nomade	33
Le fakir	34
Je dis au guitariste	35
L'humeur d'un archer	37

Le désert	page 39
Dans le désert	40
Le miroir vert	41
Le printemps	42
La poésie mystérieuse	43
Le monde des merveilles	44
Le quartier des souvenirs	45
Sur les trônes des scènes	46
Promenade	47
La vigne de rêve	49
Le fleuve	50
Tempête	51
Le soleil tué	52
La lune vivante	53
La rose	54
Quatre vers	54
Consolation	54
Sans aimer la souffrance	54
Dieu inconnu	55
La violette	55
Le tombeau	55
Sous les ombres	55
Tic-tac	56
L'ombre	56
Es-tu la flamme	56
Parle-moi	57
J'oublie tout	58
Coeur nomade	60
L'enfant rebelle	61
Regard de la lune	62
Sans toi	63
Fruit d'abeille	64
Je reviendrai	66
Elle	67
Chaque nuit	68

Déshabiller	page 69
Le rêve	70
A moi la lune	71
Au lieu d'etre ma brune	72
Frappe	73
Consolation	74
Chaude comme mon coeur.....	75
Souvenir	76
Tes larmes	78
Le regard	80
En dansant	82
Danse Kurde I	84
Danse Kurde II	85
VIENS	89bis

INSTITUT KURDE DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE
RÉSERVE

INSTITUT KURDE DE PARIS
ENTRÉE N° 742 220

89
BED

Pr. 20